



Jean-Marc Edenwald

**Destructions
créatrices**

Roman

Jean-Marc Edenwald

Destructions créatrices

© Jean-Marc Edenwald, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7768-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Le dossier de cette enquête est rangé, debout, sur l'une des étagères qui recouvrent les murs de mon bureau du sol jusqu'au plafond. Il a rejoint, définitivement pour cette fois, c'est tout du moins ce que je pense aujourd'hui, tous les autres, souvent bien moins épais que celui-ci et que j'avais refermés précédemment. Comme habituellement lorsque je classe une affaire, j'ai collé sur le dos de la chemise cartonnée une étiquette avec le nom qu'elle m'a inspiré, que je me suis appliqué à écrire à l'encre noire, en lettres cursives, par goût esthétique pour donner un certain style, un peu suranné, à mes rangements. Pour cette fois, je l'avais tout d'abord intitulé *Dossier Germain*, très banalement, du nom des protagonistes tout simplement, mais plus récemment j'ai rajouté en dessous un sous-titre, *L'affaire Icare*.

Elle m'aura donné bien du fil à retordre, cette affaire, depuis dix ans que j'étais dessus ! Certes, j'aurais pu refermer le dossier depuis quelques années. D'ailleurs, j'avais cru pouvoir le classer plusieurs fois déjà. Mais voilà, un détail, des soupçons, de nouveaux indices ou comme un pressentiment me disaient que je n'avais pas terminé le travail. Et puis surtout, des rebondissements inattendus qui étaient venus bousculer mes certitudes m'avaient rappelé à l'humilité et à la persévérance ; douter, y compris des évidences, telle aurait toujours dû être et ce avec une constance inflexible la ligne de conduite dans mon métier. Mais sur ce coup-là, j'avoue avoir pourtant succombé plusieurs fois à la tentation des conclusions hâtives, trompé par des présomptions trop faciles à prendre pour des convictions. L'esprit, lorsqu'il est troublé par l'imagination et leurré par l'appât d'une solution trop séduisante pour être vraie, est fourbe parfois. Il vous égare sur de fausses pistes, vous pousse à échafauder des déductions erronées mais qu'il faut savoir effacer à temps, sans faiblesse ni regret, avant qu'elles ne se figent en un jugement définitif mais faux, pour recréer les conditions de la seule conclusion qui vaille, celle qui permettra de faire éclater toute la vérité.

Talos, Victor Talos, tel est mon nom, détective privé de mon état. On m'engage en principe pour des affaires plutôt confidentielles, celles pour lesquelles mes clients ne font plus entièrement confiance aux enquêteurs officiels de ce pays, ou bien lorsqu'elles sont trop peu avouables pour être jetées en pâture, telles quelles, à sa justice, ou parfois encore pour résoudre en privé certaines énigmes en suspens et quelque peu délicates. C'est bien l'une de ces

dernières, un dossier de longue haleine, qui m'occupa durant toutes ces années. Une simple affaire d'héritage, de celles qui sur le papier ne présentent généralement rien de très compliqué. Mais souvent, à chercher à en dénouer parfaitement les liens plus rien ne paraît aussi simple.

Mon mérite, et ce pourquoi mes clients font appel à moi, est d'être particulièrement obstiné. Je ne renonce que rarement et je creuse, toujours plus. J'entre dans la vie des gens, m'imbibe de leurs existences, enquête sur ce qu'ils sont, endosse leur personnage et mets mes pas dans les leurs, emprunte les mêmes chemins, hume leurs parfums et leurs odeurs, respire le même air qu'eux, retrace leurs ascendances et leurs descendances, fais connaissance avec leurs aïeux, de préférence ceux, précisément, qu'eux-mêmes n'ont pas vraiment connus, m'initie à leurs savoirs, leurs goûts, leurs habitudes et leurs manies, observe leurs qualités comme leurs défauts, m'imprègne de leurs mensonges et m'efforce, enfin, de pénétrer dans leur conscience pour percer et démasquer leurs secrets.

Enfin, tout cela, c'est un peu devenu de la théorie, l'idée parfaite que j'aimerais encore me faire de moi-même. Avec les années, maintenant que j'ai amplement passé la soixantaine, j'ai forcément perdu de ma superbe, je ne suis plus l'enquêteur aussi zélé et sagace que j'avais pu être par le passé, certains ressorts sont fatigués, et surestimant mon flair et ma perspicacité je me satisfais peut-être trop vite de résultats pourtant encore largement perfectibles. Il me faut alors un sursaut, au prix d'un surcroît d'efforts afin de réveiller ma conscience et d'aiguillonner mes vieux réflexes engourdis. Par chance, l'expérience, une forme de sagesse, est venue dans une certaine mesure compenser cette baisse de régime. J'ai appris, aussi, les vertus de la lenteur, du désœuvrement, de l'ennui et des tergiversations intérieures, desquelles naissent plus souvent qu'on ne le croit les idées et la création pour qui sait, lorsqu'il le faut, prendre le recul nécessaire ou s'éloigner momentanément des contingences de l'immédiat. Non pas que je sois totalement un ascète ni un solitaire radical, mais il est vrai que mon travail, devenu aussi une passion au fil des années, requiert aussi le retrait et l'isolement afin de mener la réflexion jusqu'à son terme en puisant dans toute l'étendue de mes ressources. Je ne dispose pas de ce que l'on pourrait qualifier une intelligence transcendante, et ne connais que très rarement ces prétendues fulgurances de l'esprit que l'on prête à certains. Ma méthode est faite de méditations, de réflexions intérieures assidues et besogneuses nourries de force détails et indices ainsi que de patientes maturations avant de germer pour résoudre les énigmes qui se présentent à moi.

Une vie commune, et encore moins un foyer ou une vie de famille n'auraient je crois su convenir à ce qui fait mon quotidien. Certes, j'ai aussi à l'occasion éprouvé le désir, la douceur et même le bonheur de quelques liaisons. Mais je le concède, elles furent plus souvent passagères que durables, dussé-je m'en attrister plutôt que de m'en réjouir. Je n'ai pas réellement choisi de suivre cette austère philosophie de la vie, sinon pour tenter de décrypter, dans ma tâche, les mystères qui entourent les actes et les destinées de certains de mes semblables. Cette forme d'existence s'est imposée à moi au fil des circonstances tout d'abord, le souvenir d'un amour ancien et ses illusions perdues, et de celui du chemin que j'ai emprunté depuis, m'absorbant dans les méandres de mes missions en ne m'offrant que de petits plaisirs, solitaires la plupart du temps, pour flatter mon oreille autant que mon palais dans les clubs de jazz et les troquets ou les petits restaurants de mon quartier.

L'affaire en question, pour être précis, remontait à la fin des années 1980, date à laquelle on fit appel à mes services pour cette enquête qui, en première approche, paraissait très banale. En réalité, ses origines étaient bien plus anciennes, datant de plus d'un siècle si l'on souhaitait embrasser toute la genèse du dossier. Je pourrais même, à cet égard, en établir un point de départ dans les années 1870, à l'aube de la troisième République. Un certain Ernest Germain, né au milieu du dix-neuvième siècle, ingénieur de formation et féru de mathématiques avait eu l'idée lumineuse pour l'époque de fabriquer et vendre un petit accessoire utilitaire, astucieux et fort utile aux savants comme aux inventeurs, qui était en passe de se répandre à grande échelle : la règle à calculer. Cette trouvaille, dont la version la plus moderne était alors encore très récente, n'était toutefois pas de son fait. Elle datait déjà de plus de deux cents ans, mais à l'époque de Germain quelques mathématiciens s'étaient ingéniés à la perfectionner, en France ainsi qu'en Angleterre et en Allemagne. En cette période marquée par l'essor de l'industrie, Ernest avait vu dans cet instrument un outil qui pouvait devenir le compagnon indispensable de tous les constructeurs, bâtisseurs, architectes, chimistes, physiciens et autres scientifiques des temps à venir. Il imaginait des cohortes d'ingénieurs déboulant dans ces grandes entreprises florissantes, chacun avec sa règle à calculer dans la poche de la blouse, et bientôt également tous les étudiants et élèves qui ne pourraient plus se passer de ce petit objet. La réglette graduée, sur laquelle coulissaient une ou plusieurs autres échelles logarithmiques et dont on avait étendu les possibilités de calcul en ajoutant un curseur pour effectuer des opérations successives ou

plus complexes, était devenue son obsession. Il n'avait eu de cesse de s'ingénier à rendre son emploi plus aisé, en facilitant la lecture des graduations d'abord gravées puis imprimées en différentes couleurs, ou en adaptant sa forme et ses dimensions. Faites d'abord de bois, puis en aluminium lorsque ce nouveau métal était devenu d'usage courant, avant d'être fabriquées, bien plus tard, en matière plastique, les règles à calculer de la maison Germain s'étaient rapidement vendues comme des petits pains. Cette France, au sortir du second Empire, connaissait alors une croissance prodigieuse de son industrie. Ernest avait vu juste. Il avait installé son entreprise dans les faubourgs de Billancourt, là précisément où allait bientôt battre le cœur du renouveau industriel de la ville. La petite manufacture des débuts était déjà devenue, une décennie plus tard, une affaire prospère. Grâce au génie dont il avait su faire preuve, étaient apparus de nouveaux modèles adaptés à diverses applications selon les disciplines ou les corps de métiers, et destinés à de multiples domaines théoriques et techniques, non seulement ceux de l'automobile et l'aviation, mais aussi et bien évidemment pour les armées, dont l'artillerie était devenue l'un des plus gros clients de l'entreprise. Faisant usage de son sens de l'innovation et de son talent pour créer des opportunités, il avait même conçu des règles à calculer pour les cuisiniers, dont le métier atteignait des dimensions industrielles lorsqu'il s'agissait de nourrir les ouvriers et employés de plus en plus nombreux des usines que l'on établissait aux faubourgs des villes les plus industrielles du pays, ou d'autres encore destinées à une agriculture productiviste qui allait progressivement se développer à grande échelle.

Ernest avait ainsi inauguré une lignée d'ingénieurs, inventeurs et entrepreneurs chez les Germain. Son unique fils, Melville, avait quant à lui été parmi les pionniers de l'aviation. Celui-ci avait ensuite engendré Eugène, digne successeur de son grand-père un demi-siècle plus tard à la tête de l'entreprise familiale, et son jeune frère Firmin, nés tous deux à l'aube du nouveau siècle. Eugène et Firmin avaient rivalisé non seulement dans leurs capacités d'initiative, mais également dans leurs réussites respectives. Néanmoins, si l'aîné, lorsqu'il avait succédé à son grand-père au décès de celui-ci, avait su faire fructifier la *Société des règles à calculer Germain* et favoriser son expansion, le second était resté celui ayant amassé la plus grosse fortune. Il avait visiblement hérité de l'esprit d'entreprise de son aïeul comme du goût pour l'aventure de son père. Firmin Germain s'était tout d'abord engagé dans la Marine, ses études à peine achevées, s'embarquant alors pour les colonies. Quelques années plus tard, après avoir quitté l'uniforme, il s'était établi en Guyane où il avait commencé à faire

fortune dans l'exploitation de mines de bauxite. Pendant ce temps-là, en région parisienne, la maison Germain avait continué à prospérer, sur le plan industriel comme d'ailleurs sur celui de la descendance avec la naissance, en 1930, d'un fils, Désiré, peut-être prénommé ainsi par allusion au vœu qu'avait en son temps formé le patriarche et fondateur Ernest, mais qu'il n'avait pas eu le temps de voir se réaliser, pour que la postérité et surtout l'avenir de l'entreprise fussent assurés avec l'arrivée d'un héritier. Il me faut passer sur les années d'occupation durant la seconde guerre mondiale, tout simplement parce que je serais dans l'incapacité de retracer ce que furent réellement les activités de la société durant cette période comme, d'ailleurs, celles plus privées d'Eugène, soit qu'elles n'eurent rien de très notables, ou soit qu'on eût pris soin par la suite d'en effacer les traces éventuellement gênantes. L'usine Germain avait probablement souffert elle aussi des bombardements, comme nombre d'autres installées dans le secteur, avant d'être reconstruite après la guerre, sans doute aussi avec l'aide financière et grâce à l'entregent dont pouvait déjà disposer le jeune frère du patron, Firmin. Quoi qu'il en soit, cet épisode ne m'avait pas semblé avoir joué de rôle notable sur l'affaire en tant que telle dont j'avais été chargé un demi-siècle plus tard. Il paraît plus utile en revanche de s'arrêter sur le cas de Désiré, avant d'en arriver à celui du fils de celui-ci, Isidore, le dernier rejeton de la lignée, mais je réserve cela à plus tard.

Très tôt, s'étaient révélées chez Désiré les mêmes prédispositions que chez ses aïeux pour l'inventivité et les mathématiques, assorties d'une curiosité prononcée pour les mécanismes les plus complexes. Ainsi le voyait-on démonter puis remonter des rouages d'horlogerie et de montres ou bien mettre, au sens premier du terme, les mains dans le cambouis pour bricoler des moteurs automobiles et réparer de vieilles motocyclettes qu'il récupérait on ne savait où. Mais également, chose plus inhabituelle dans cette famille, on avait décelé chez lui un talent tout particulier pour la création artistique, et plus précisément pour le dessin et la peinture. Dès sa plus tendre enfance, le jeune garçon faisait preuve d'une aptitude singulière. À l'âge de dix ans il remplissait des carnets entiers de croquis, d'esquisses ou de portraits. Tout et tous y passaient, paysages, ruelles du quartier, détails architecturaux, ainsi bien sûr que ses parents puis les voisins, les employés de l'usine, des amis de passage ou de simples quidams aperçus dans le voisinage et qui se retrouvaient croqués, parfois caricaturés fidèlement ou de façon plus exagérée, voire moqueuse. Le gamin se montrait cependant, paraît-il, un peu capricieux, impulsif même, capable d'entrer dans des phases de colère

brèves mais intenses lorsque quelqu'un ou quelque chose lui résistait, un refus que lui opposait l'un de ses parents, un différend dans un jeu avec un camarade, ou tout bonnement un assemblage mécanique qu'il ne parvenait pas à remonter. Seul alors pouvait le calmer de s'absorber dans son carnet à dessin en laissant libre cours à son imagination, avant de retourner, une fois la crise passée, à ses activités précédentes. Les centres d'intérêt du jeune artiste, mêlant son besoin de création et son attrait pour la technique, s'étaient par la suite portés également sur les automobiles, puis assez naturellement sur l'aviation, peut-être en souvenir de son grand-père Melville dont les exploits avaient probablement exercé sur lui une certaine fascination. Durant l'immédiat après-guerre, Désiré s'était mis à dessiner les différents types d'avions existants, y compris évidemment ceux dont les faits d'armes durant le récent conflit avaient été relatés, mais également et peut-être avec encore davantage d'intérêt les nouveaux appareils qui étaient apparus durant cette période. Quelques années après, plus aucun progrès dans ce domaine n'échappait au jeune homme qu'il était devenu. Tout en accomplissant, en ligne avec la tradition familiale, de brillantes études d'ingénieur, il avait continué à perfectionner son art en reproduisant dans ses cahiers la conception et les détails techniques des aéronefs les plus modernes. Puis, l'idée toute naturelle et bien logique lui était venu d'esquisser son propre modèle d'avion, qu'il se figurait déjà pouvoir créer un jour de toutes pièces.

Son avenir paraissait cousu de fil blanc. Le moment venu, il succéderait à son père à la tête de l'entreprise familiale. Durant les années cinquante, celle-ci passa à l'ère du plastique, avec en vue une diffusion à grande échelle de ces nouvelles et bien moins coûteuses règles à calculer. Tout en se diversifiant dans quelques autres types de fabrications, dont différents instruments de mesure, de pesage et d'essais de matériaux, la société se développait au rythme de la croissance économique de l'époque, le futur paraissant toujours plus prometteur de jour en jour. L'entreprise Germain était déjà loin de celle des premiers temps, dirigée à l'ancienne et où le patron restait avant tout un inventeur impliqué de près dans la conception et la fabrication des nouveaux produits. Elle allait avoir davantage besoin d'un gestionnaire qui superviserait ses destinées du haut de son bureau, attaché essentiellement à la rentabilité, aux investissements, à la croissance du chiffre d'affaires et aux résultats financiers. Cependant, ces perspectives ne correspondaient pas vraiment aux aspirations du fils Germain. Ses véritables passions le portaient davantage à s'imaginer en nouveau pionnier de l'aéronautique. L'aviation le faisait rêver, alors que ce secteur était entré de plain-pied dans l'ère des appareils à réaction. Admiratif des progrès réalisés pour

les avions de chasse, Désiré imaginait transposer ces techniques dans le domaine de l'aviation de tourisme. Une idée fixe l'animait : concevoir et fabriquer un petit avion destiné à un usage privé pour des pilotes amateurs fortunés, équipé de réacteurs de taille réduite, l'équivalent en quelque sorte dans le domaine de l'aviation de loisir des voitures de sport dans celui de l'automobile. Ses carnets à dessin se remplirent alors de nombreuses esquisses et de schémas décrivant à quoi pourrait ressembler le futur appareil, avec ses différents sous-ensembles et équipements, le tout évidemment accompagné de nombreuses notes de calcul, abaques et tracés aérodynamiques qui représentaient les futures performances de vol de l'appareil.

Telle était donc, dans ces années-là – on venait tout juste d'entamer la seconde moitié du vingtième siècle – la situation concernant les affaires des frères Germain et les projets de Désiré, futur héritier de la famille, jeune ingénieur, diplôme en poche et dont l'avenir paraissait assuré, cependant partagé entre ses passions d'artiste et ses rêves de constructeur d'avion. Les choses, en somme, auraient dû se présenter plutôt bien. Mais tout cela, c'était avant. Avant que Désiré ne se découvrit à nouveau d'autres idéaux, avec le besoin de prendre ses distances. Avant, aussi, l'arrivée du dernier rejeton de la lignée, Isidore, qui allait le moment venu rompre de manière encore plus radicale avec la tradition entrepreneuriale familiale. Et avant également qu'un phénomène ne se produisît, assez prévisible au fond, mais que Désiré et encore moins Eugène avant lui n'avaient semble-t-il pas vu venir. Les facteurs qui le caractérisaient étaient pourtant bien connus dans les milieux économiques. Vers 1940, un économiste d'origine autrichienne, exilé à Harvard depuis la fin des années vingt, Joseph Schumpeter, avait exposé sa théorie de la '*destruction créatrice*'. Au demeurant, l'idée n'était pas entièrement nouvelle. Je m'étais renseigné, d'autres bien avant lui avaient approché le concept, sous d'autres termes certes, '*volonté de puissance*', '*interprétation évolutionniste*', mais au fond cela revenait plus ou moins au même. Mais Schumpeter, il fallait lui rendre ce mérite, en avait formulé le processus ; le capitalisme se perpétuait généralement par secousses ou par bonds où la vieille industrie, devenue obsolète, était supplantée par une nouvelle, mue par ses innovations ou par l'effet des circonstances et selon les cycles économiques. Ainsi la *destruction* pouvait être perçue comme le terreau sur lequel poussait la *création*, laquelle attirait alors les ressources, qui faisaient à leur tour émerger de nouveaux besoins et de nouvelles demandes. Désiré Germain connaissait-il cette théorie ? Très probablement, on la lui avait sans